

Thérèse Bouysse-Cassagne
(éd.)

*Saberes y memorias en los
Andes. In memoriam
Thierry Saignes*

IHEAL-IFEA
Paris-Lima
1997, 433 pp.

La mort, au cours de l'été 1992, a saisi précocement Thierry Saignes à l'âge de 45 ans, alors qu'il était en pleine activité scientifique. Cet ensemble réunit les contributions de ses proches, souvent des amis, qui, en s'efforçant d'illustrer ce que fut sa démarche, lui ont rendu hommage au cours d'un colloque organisé à l'Institut des Hautes Études de l'Amérique Latine (Université de Paris III - Sorbonne Nouvelle), en février 1994.

Le thème retenu par Thérèse Bouysse-Cassagne pour la convocation de cette rencontre, Savoirs et mémoires, s'est révélé des plus féconds. Il a permis d'engager une confrontation d'idées pluridisciplinaire autour de quelques-uns des thèmes actuels des études andinistes, tout en ancrant la réflexion dans le débat sur les méthodes des sciences sociales appliquées à l'aire andine. Plus encore que pour l'Amérique moyenne, les sciences sociales, fortement influencées par la confrontation avec les sources de l'histoire européenne, se trouvent

là en face d'une situation inédite et de pièges qu'elles n'ont pas toujours su déjouer. L'histoire des Andes passe, moins encore que celle de la Mésio-amérique, par le recours aux sources écrites et elle implique une vigilance accrue vis-à-vis des témoignages coloniaux, produits d'une situation historique originale dont l'appréciation fait toujours l'objet de débats passionnés, comme en témoigne tout particulièrement la polémique qui s'est développée entre Tom Zuidema et Pierre Duviols à la suite des communications de Pierre Duviols et de César Itier (pp. 115-154). Sur ce terrain difficile, Thierry Saignes avait toujours prêché la prudence et indiqué que bien des débats apparemment insolubles pouvaient être tranchés par un recours plus sérieux à la critique textuelle (l'âme de la démarche historique) ou, notamment en l'absence de sources écrites, par la confrontation inter-disciplinaire. De fait, pour cet hommage, des archéologues, des historiens, des anthropologues et des linguistes se trouvent rassemblés.

L'ensemble offre 15 textes regroupés autour de six thèmes présentés dans l'ordre chronologique de l'histoire andine. Les trois premières communications touchent à l'archéologie et à la période préhispanique (I. Muñoz et J. Chacama, M. Pärssinen, P. Lecoq). Reunies en deux chapitres, les cinq contributions suivantes questionnent les sources coloniales et leurs interprétations quand elles se donnent tout à la fois comme des témoignages sur les mythes préhispaniques et les légendes chrétiennes nées du transfert des traditions européennes vers le Nouveau Monde (C. Itier, P. Duviols, Th. Bouysse, T. Gisbert et C. Salazar-Soler). Puis,

après deux communications dédiées à l'utilisation des testaments américains (M. del Río, J. Simard), viennent quatre textes originaux consacrés à la présentation de sources non écrites ayant joué un rôle très important dans la transmission des savoirs dans les Andes: les *khipus* et les textiles (G. Urton et S. Desrosiers) ainsi que certaines mises en scène rituelles (C. Bubba et T. Platt). Enfin, la contribution d'O. Harris sur les représentations cartographiques des frontières ethniques dans les Andes boliviennes lui permet de renouer avec un souci constant de T. Saignes et, avec lui, de tous les historiens préoccupés d'histoire globale: comprendre les phénomènes historiques sans négliger leur inscription dans l'espace. L'enjeu est ici particulièrement important puisque la réalité géopolitique des Andes préhispaniques ne coïncide pas avec celle des états modernes alors même que la formation de la discipline cartographique est intimement liée au développement historique de ces derniers. Si l'État inca développa un vaste programme de bornage, ici la frontière ne décrit pas le territoire homogène d'un État ou l'espace compact qu'occupe une ethnie; une délimitation peut correspondre à une rupture partielle et refléter des contacts de natures très différentes entre ethnies, entités politiques mais aussi propriétés foncières, circonscriptions administratives etc. La manière dont les Boliviens perçoivent l'espace n'a pareillement rien à voir avec l'espace vécu des occidentaux. Ainsi, routes commerciales et axes sacrés structurent-ils tout autant l'espace que les limites territoriales. L'historien des Andes se trouve donc contraint de se donner des

formes originales d'expression cartographique susceptibles de rendre compte de ces réalités spécifiques.

Cette sensibilité aux modalités de l'occupation et de la perception de l'espace apparaissait déjà à travers la première communication, celle des archéologues R. Muñoz et J. Chacama sur le site d'Acha-2, dans le désert d'Arica. Là, les deux exposants avaient, à partir de l'étude d'un site d'habitat, il est vrai exceptionnellement riche, montré l'ampleur de leur vue en s'efforçant de comprendre l'insertion de la communauté étudiée dans sa niche écologique.

Avec les deux autres communications d'archéologues, celle de M. Pärssinen qui rassemble les résultats de trois études de terrain dans les régions de Cajamarca, Pacasa et Yampara et celle de P. Lecoq sur la région *intersalar* de Bolivie, les questions méthodologiques liées à la mise en œuvre de l'interdisciplinarité passent au premier plan. M. Pärssinen montre comment le recours simultané aux documents historiques, notamment les rapports des visiteurs, et les prospections de terrain permettent de préciser la géographie de l'occupation au moment de la conquête espagnole. Il est ainsi amené à contester l'utilisation des restes de céramique comme marqueurs des cultures, des indicateurs pourtant fort appréciés des archéologues. P. Lecoq, pour sa part, tente de rassembler sources textuelles et résultats de fouilles afin de préciser l'histoire et la géographie de la région *intersalar* à l'époque, fort mal connue, de la civilisation Tiwanaku. Il se heurte très vite aux limites liées à la définition archéologique des horizons culturels, fondée dans l'analyse sélective de quelques

marqueurs ambigus (poteries, architectures, rites funéraires etc...) et plaide pour le développement de l'exploration systématique des contextes régionaux, malheureusement beaucoup plus lourde à mettre en œuvre.

Le chapitre II tout entier est occupé par les exposés de César Itier et de Pierre Duviols, ainsi que par leur polémique avec Tom Zuidema. Les deux maîtres d'œuvre d'une récente édition de la *Relacion de antigüedades deste reino del Piru* de Juan de Santa Cruz Pachacuti Yamqui Salcamaygua reviennent sur leur démarche et approfondissent leur analyse de ce document colonial quechua, jettant à bas quelques idées trop rapidement admises. Ils montrent en particulier l'importance des sources chrétiennes dans une œuvre qu'on a surtout et trop rapidement considérée comme une mine d'informations fiables sur les mythes préhispaniques. À partir d'une analyse linguistique serrée, César Itier défend la thèse selon laquelle ce texte serait, pour une très large part, une création des milieux missionnaires destinée à "prouver" certaines thèses historiques, politiques et religieuses, telles celles de l'évangélisation primitive. On mesure toute l'importance de la démonstration lorsque l'on songe à l'utilisation que les anthropologues andinistes ont généralement fait de ce document jusqu'à aujourd'hui.

Pierre Duviols approfondit cette approche à propos d'un célèbre croquis de la supposée planche d'or du Coricancha, le temple cuzquénien du soleil. Jusque-là l'existence historique de cette gravure prétendument exposée dans le temple de Cuzco et copiée par Santa Cruz Pachacuti n'avait jamais été discutée. Le schéma

avait même fait l'objet de brillantes analyses structuralistes de la part de Tom Zuidema, de Nathan Wachtel (à sa suite) et de Szeminski. Pierre Duviols tente de démontrer que ce dessin inséré dans la *Relacion de antigüedades deste reino del Piru* correspond à une tentative de schématisation de... la Création selon le livre de la Genèse! Là encore, la finalité de cette manipulation apparaît clairement: il s'agirait de démontrer la thèse de l'évangélisation primitive des Andes par saint Thomas ou saint Barthélemy et, par-là même, de réhabiliter quelque peu la science des ancêtres ainsi relue à la lumière du christianisme. L'importance et la nouveauté de la thèse développée par César Itier et Pierre Duviols ne pouvaient que susciter une violente réplique de la part de T. Zuidema, mais sa défense, qui passe par l'abandon d'un certain nombre de ses propres positions, paraîtra sans doute peu convaincante au lecteur.

Thérèse Bouysse, en se livrant à une relecture des légendes de Viracocha et de Tunupa, s'inscrit dans la même logique que César Itier et Pierre Duviols. Elle montre alors que les vies de ces deux mystérieux héros civilisateurs préhispaniques sont, pour l'essentiel, des constructions coloniales issues de bricolages effectués à partir de matériaux empruntés aux hagiographies de saint Thomas et de saint Barthélemy. Au-delà de la création espagnole destinée à enraciner dans les Andes de véritables mythes chrétiens, les sources coloniales nous renseignent fort peu sur la nature des deux entités préhispaniques, sans doute un *allqa*, c'est-à-dire un principe duel de deux entités opposées et complémentaires. Prisonniers d'une lecture chré-

tienne de l'univers et très tôt soucieux de convertir l'ambiguïté d'un passé préhispanique réinterprété en instrument d'évangélisation, les missionnaires reformulèrent très vite les mythes préhispaniques à la lumière de leur propre culture. Les conséquences de cette analyse sont là aussi de nature à remettre en cause la légitimité de bien des approches antérieures puisqu'il apparaît que :

... el "sincretismo" no resulta de la mera suma o superposición de elementos culturales occidentales y de elementos prehispánicos deductibles a partir de fuentes coloniales, pues en este caso no se puede definir "lo andino" como todo aquello que resiste a la mezcla o a la yuxtaposición, ni lo que intuitivamente consideramos como supervivencias [...] partiendo de los elementos de la hagiografía que los evangelizadores deliberadamente escogieron (y que nos son asequibles contrariamente al mito andino precolonial) pensamos que se pueden vislumbrar aquellos puntos en que ambas tradiciones se encuentran ... (p. 159).

Passés au crible de cette critique, les récits coloniaux ne paraissent plus receler que d'infimes potentialités pour l'explorateur des croyances préhispaniques qui entend s'en saisir comme de guides. Le christianisme semble au demeurant bien plus soucieux de marquer la nature et de christianiser les signes sensibles que de fournir une version présentable des mythes préhispaniques : il propose une nouvelle lecture des *wak'as* et, en leur absence se donne ses propres témoignages naturels, emprein-

tes de saint Thomas ou croix miraculeuses, plus qu'il ne décalque la geste des héros mythiques.

Sans doute, la lecture des récits coloniaux et le décodage des représentations iconographiques andines permet-elle de jeter un certain regard en direction du passé préhispanique. Thérèse Bouysse voit dans le démon gisant sous les pieds de saint Michel en l'église de Belem à Huachacalla un possible héritier de Tunupa dont la queue de poisson et les cornes vertes sont décrites dans certains textes anciens; Teresa Gisbert montre, de son côté, l'intérêt que présente pour la connaissance de ce même Tunupa l'étude linéaire du poème que Fernando de Valverde consacre au *Santuario de Nuestra Señora de Copacabana, Perú*.

Les deux textes de Mercedes del Río et de Jacques Simard, fondés dans l'étude des testaments, nous ramènent vers un terrain moins piégé. L'approche qualitative de deux testaments de l'*encomendero* Lorenzo de Aldana, l'un authentique, l'autre faux, et l'étude sérielle de 171 testaments de la région de Cuenca (audience de Quito) témoignent de l'importance de ce type de sources pour la connaissance de la société et des cultures andines coloniales.

Les derniers articles, consacrés aux modes de communication non écrite, ont un caractère plus technique qui rend leur lecture parfois ardue. Gary Urton, excellent connaisseur des *kipus*, tente d'avancer dans leur déchiffrement. Il s'appuie tout à la fois sur l'examen d'un large échantillon constitué à partir des cinq ou six cents *kipus* conservés à travers le monde et sur les "lectures" anciennes qui en ont été faites et qui se trouvent sauvegardées dans les fonds d'archives, no-

tamment l'AGI de Seville. Pour lui, les *kipus*, documents comptables ou narratifs, ne sont pas seulement des supports de la mémoire : l'assemblage de ces cordellettes colorées et la succession de leurs différents nœuds constitueraient une véritable écriture susceptible de conserver des phrases complexes. S'il ne manque pas d'arguments à l'appui de sa thèse, seule la reconstitution de la "grammaire" des *kipus* apporterait une preuve décisive : il semble que l'on soit encore très loin de pouvoir atteindre cet objectif.

Les exposés de Sophie Desrosiers et de Cristina Bubba, quant à eux, attirent l'attention sur les textiles. Assurément, le thème est d'importance pour la connaissance des cultures andines en particulier et amérindiennes en général. Au-delà des motifs que peuvent présenter les tissus anciens et contemporains, Sophie Desrosiers insiste sur la signification du tissage lui-même. Pour les seuls tissages droits, elle n'identifie pas moins de quatorze types différents dans la collection conservée à Modène. On est tenté de la suivre lorsqu'elle suggère que logique technique et logique culturelle sont liées. La logique combinatoire des fils pourrait dire et décrire des réalités socio-culturelles et, en particulier, l'importance des oppositions binaires renverrait à la logique dualiste de l'organisation sociale. L'hypothèse est assurément des plus séduisantes mais avouons que, là encore, le lecteur en attente de démonstration concrète reste quelque peu sur sa faim.

La lecture de ce gros volume est passionnante : on trouve là force pistes suggestives et on mesure toute l'ampleur du travail qui attend encore les andinistes. Les derniers textes, tout particulière-

ment, ainsi que l'ensemble des communications consacrées à la lecture des sources coloniales de l'ethno-histoire andine ouvrent des perspectives franchement nouvelles. Au passage, l'historien et l'anthropologue de l'Amérique moyenne apprécient mieux leur propre bonheur. Assurément, à

travers les *códices* et certaines chroniques religieuses anciennes, la voix des autochtones se fait mieux entendre en Mésomérique que dans les Andes. Il semble aussi que les mexicanistes, plus nombreux et moins tentés par les prises de position passionnelles, aient moins cédé

aux sirènes envoûtantes de la tradition et mieux su la cerner sous les habits chatoyants mais mensongers du traditionalisme. *

Pierre Ragon



Hélène Rivière d'Arc
Olivier Nay
Allen J. Scott
Marie-France Prévôt Schapira
Catherine Bidou-Zachariasen

La restructuración territorial

Gabi Dei Ottati
Carlos Alba Vega
Pascal Labazée
Ana María Kirschner
Catherine Paix
Marcin Frybes
Tatiana Sidorenko

Los actores económicos

Danièle Leborgne
José Luis Méndez
Enrique Valencia Lomeli
Jaime Marques Pereira
Christian Azaïs
P. Alessandrini y G. Canullo

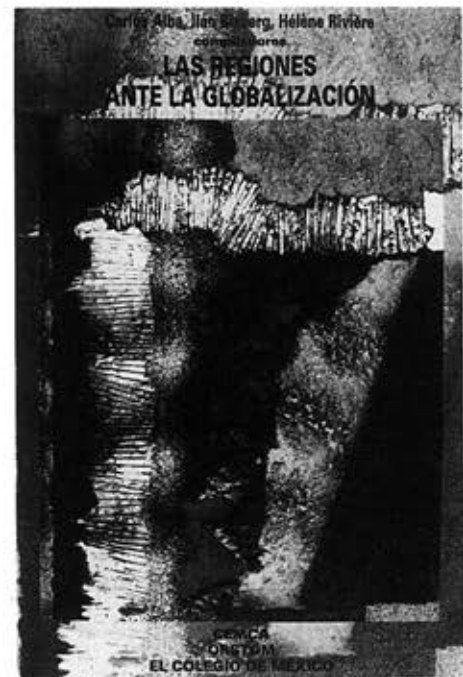
Reestructuración, competitividad y productividad económica

Ilán Bizberg
Alberto Aziz Nassif
Jean Riveleis
Rui de Britto Alvares Affonso

Antiguas y nuevas relaciones sociales y políticas

Las regiones ante la globalización: competitividad territorial y recomposición sociopolítica

C. Alba, I. Bizberg, H. Rivière d'Arc
(Compiladores)



CEMCA ORSTOM COLMEX

Alain Musset
et P.E. Pérez Mallaina
(coords.)

De Séville à Lima

Collection Villes en parallèle 25
Laboratoire de Géographie Urbaine
Nanterre

1997, 208 pp.

Cet ouvrage collectif réunit neuf contributions sur le thème de l'identité urbaine. Il constitue l'aboutissement d'un programme de coopération inter-universitaire Picasso, financé par la Communauté Européenne, auquel participèrent différents chercheurs de l'Université et de l'EEHA de Séville ainsi que de sept établissements français. Par identité urbaine, il faut tout à la fois comprendre similitude des formes et recherche d'individualité: l'étude comparée des villes hispano-américaines et espagnoles montre en effet la prégnance du modèle européen dans le domaine de l'immatériel (pouvoirs urbains, culture citadine) et l'originalité de l'urbanisme des villes américaines, villes neuves programmées selon les règles des doctrines dominantes au moment de la Renaissance.

Cette perspective générale est dessinée par Alain Musset dans un premier article. Le point de départ de cet apparent paradoxe est clairement identifié: la ville hispano-américaine revendique

ses racines espagnoles tout en essayant de se construire une identité propre, autrement dit une identité locale de type hispanique, à l'instar de toutes les villes péninsulaires. Évaluer le degré de fidélité aux modèles européens en précisant l'influence de l'environnement géographique et des contextes socio-économique ou culturel américains est l'objectif fondamental de cette enquête collective. À cet égard, Alain Musset pose d'emblée quelques jalons en relativisant la nouveauté du modèle italien mis en œuvre bien avant la Renaissance dans quelques grandes villes héritées de l'Antiquité romaine et dans les bastides à plan géométrique; il montre pareillement que l'urbanisme américain prend forme à partir d'une culture commune avant même les grandes mesures normalisatrices du législateur. Au demeurant, plus que par son urbanisme ou son organisation socio-politique, c'est à travers les figures de son espace vécu que la ville américaine acquiert sa véritable originalité. À cet égard, les perceptions indigènes du milieu urbain, telles celle de Guaman Poma de Ayala, s'ajoutent aux préoccupations spécifiques des Créoles.

À ce qu'il nous a semblé, cette démarche se trouve tout particulièrement approfondie à travers deux des textes du recueil, celui de Chantal Cramussel, consacré à la naissance de la ville de Parral, et celui que signent ensemble Adrián Blázquez et Carmen Mena García afin de mener une étude parallèle des villes castillane de Sigüenza et américaine de Panamá. Aussi convient-il d'insister davantage sur ces deux contributions.

La belle étude de Chantal Cramussel s'attache au cas d'une ville

minière, surgie brutalement du sol à l'orée du XVII^e siècle. Elle est là pour nous rappeler la distance séparant les modèles urbanistiques, lesquels trouvent leur plus brillante illustration dans les centres urbains des grandes capitales planifiées, des formes concrètes prises par les petites villes ou les villes de la périphérie de l'empire. Mais la ville minière n'est pas seulement un espace urbain spontané qu'une croissance désordonnée jette brutalement sur la carte. Son désordre n'est pas anarchie et Chantal Cramussel dénuade adroitement les règles élémentaires qui orientent la croissance de Parral. Derrière le labyrinthe compliqué des ruelles, l'accumulation des édifices et l'entassement des hommes ou, au contraire, la permanence des espaces inoccupés entre les parcelles bâties, elle découvre les logiques écologiques, sociales et économiques qui donnent son visage à la ville. Elle montre en particulier comment, dans cette zone où les intérêts économiques priment sur les enjeux politiques, la compétition entre l'hacienda et la ville tourne à l'avantage de la première et condamne la seconde à la stagnation. Le cadre de l'hacienda agricole comme celui de l'hacienda minière est en effet privilégié par les élites sociales qui voient en eux le moyen de mieux contrôler une main d'œuvre captive promptement à s'évanouir vers des cieux plus cléments. D'où la lenteur de l'urbanisation du périmètre délimité a posteriori par les autorités politiques et le déficit de prestige de la ville qui tarde à se doter d'édifices monumentaux, palais privés ou édifices publics.

Quelques pages plus loin, le lecteur découvre une belle étude comparée des institutions municipales de Sigüenza et de Panamá.

Sans doute le choix de ces deux villes, sélectionnées en fonction des compétences respectives des co-auteurs, a-t-il quelque chose d'arbitraire et les deux termes de la comparaison ne sont pas strictement équivalents puisque la ville espagnole est seigneuriale alors que Panamá est *realenga*. Mais cette dissymétrie est significative par elle-même, compte tenu de l'échec général du système seigneurial en Amérique et de sa permanence en Espagne, en dépit des progrès du pouvoir monarchique. En outre, très vite, la finesse de l'analyse et la multiplication des mises en parallèles se révèlent des plus fécondes et justifient la démarche. Les auteurs décrivent ensuite les *moreñas* et les *aljamas* comme les matrices péninsulaires des quartiers indigènes et noirs des villes américaines. Ils pointent du doigt l'opposition entre la ville seigneuriale, entourée de ses murailles, et la ville de Panamá, ouverte comme la plupart de celles du Nouveau Monde, en dépit de son rôle stratégique essentiel: là, seule les *casas reales* sont fortifiées, de manière plus symbolique que réellement efficace au demeurant. La composition des *concejos* municipaux, leurs modes d'élection et les relations qu'ils établissent avec les autres autorités, civiles et religieuses, fournissent une ample matière à comparaison. Globalement, la ville américaine apparaît plus dynamique, même si l'histoire de son conseil municipal révèle des périodes d'ombre à côté de moments de lumière; elle garde même l'avantage lorsqu'on compare sa situation à celle des autres villes *realengas* de la péninsule. La ville américaine de Panamá se trouve impliquée dans des conflits qui recouvrent des enjeux économi-

ques réels, alors qu'à Sigüenza, on s'épuise en querelles autour des prérogatives juridictionnelles de la seigneurie.

À l'évidence, comme l'illustre un noyau compact de quatre contributions, la majorité des auteurs est plus attirée par les aspects culturels de la ville que par ses dimensions matérielle, sociale et économique. L'étude de María Luisa Pazos Pazos et de María Justina Saravia Viejo sur les ordonnances municipales de Mexico au XVI^e siècle, illustre brièvement un genre classique, celui des études juridico-historiques; le texte de Marie-Danielle Démélas-Bohy et de Julián Montemayor pose quelques jalons dans un domaine peu connu, celui de la noblesse citadine espagnole et américaine, dont l'originalité avait été soulignée par Adeline Rucquoi dans une étude antérieure.

L'étude de Danièle Dehouve offre une claire mise au point sur la conception mésoaméricaine de la cité et s'efforce d'en préciser les derniers moments au cours de la période coloniale. Anthropologue maîtrisant fermement le náhuatl et connaissant bien les textes anciens, Danièle Dehouve propose ici une lumineuse présentation de la valeur sacrée de la cité préhispanique chez les anciens Mexicains: cet article est le seul qui touche à la période antérieure à la colonisation espagnole. L'auteur y dessine le portrait de centres urbains qui semblent moins résulter d'une simple maturation de type économique que d'actes politiques délibérés. Analysant les différents noms náhuatl de la ville, 'eau-montagne' (*atl-tepetl*), 'royaume ou royauté' (*tlatocayotl*), 'pierre-bois' (*tetl-cuahuitl*) ou encore 'maison de l'aigle et du jaguar', elle cerne les différentes

dimensions culturelles du fait urbain dans la société nahua et identifie leurs avatars coloniaux.

Le travail de Carmen Val-Julian s'inscrit dans une perspective tout à fait différente. Il n'était pas facile pour une hispanisante de s'insérer dans cet ensemble et les risques n'étaient pas minces d'utiliser la littérature sur la ville américaine afin de dégager quelques images venant illustrer les analyses proposées par les sciences sociales. Carmen Val-Julian se tire admirablement de ce piège et, à partir d'une réflexion sûre sur le rapport qu'entretiennent littérature et sciences sociales, elle nous propose une analyse fine d'un espace urbain vécu, celui de La Havane des personnages de Zoé Valdès. Son texte, en même temps qu'une évocation attachante de la capitale cubaine vue par une femme écrivain exilée à Paris, est une invitation à la lecture.

Le recueil s'achève par deux études qui relèvent de l'histoire des catastrophes: il s'agit alors de saisir le fait urbain à travers ce qu'en révèlent les moments de crise. Alain Musset donne ici un petit aperçu d'une recherche plus vaste qu'il consacre actuellement aux déplacements de villes en Amérique espagnole. La géographie reprend une partie de ses droits à travers une ébauche d'approche quantitative du phénomène: il apparaît en effet que la méconnaissance du milieu géographique américain est l'une des principales causes de l'échec des fondations urbaines coloniales, avant les raisons stratégiques. Mais, dans ce présent travail, l'auteur, sans trop s'engager sur cette voie montre surtout comment l'étude des déplacements de villes est susceptible d'éclairer les conflits sociaux internes aux sociétés urbaines, notamment lors-

que celles-ci ont une longue histoire derrière elles (près du quart des cas de transfert concernent des villes plus que centenaires).

Le texte très coloré de Pablo Emilio Pérez Mallaína, quant à lui, prend pour objet le débat suscité à Lima par la destruction de la ville lors du tremblement de terre de 1687. Moins célèbre que celle de Lisbonne, la catastrophe qui frappa cette année-là la capitale de la vice-royauté du Pérou est tout aussi révélatrice qu'elle des fractures de la société et de la diversité des cultures qui la partagent. L'auteur peint là, sans fard, l'incompétence et la petitesse des autorités censées gérer la crise. Le vice-roi, rongé par le remords de ses fautes et de celles de ses familiers, voit dans le désas-

tre un châtement divin, préconise son propre remplacement par un vice-roi archevêque et interdit aux femmes (notamment à celles du peuple) les tenues jugées licencieuses.

Au plus fort de la crise, l'archevêque se tient en dehors de la ville tandis que son chapitre, tout au long des années suivantes, refuse avec âpreté de contribuer sur ses deniers à la reconstruction de la cathédrale! Quant au conseil municipal, il apparaît privé de véritable base financière; il est avant tout un instrument aux mains des oligarchies locales soucieuses de mettre en valeur leur propre position sociale et d'impliquer les vice-rois dans un réseau de faveurs mutuelles... Le tableau est brossé au vitriol, mais il a toute

chance d'être fort près de la réalité...

Cet ouvrage, bien que publié dans une collection de livres de géographie, fait la meilleure part à l'histoire et à une approche culturelle du fait urbain. Sept des neuf articles touchent aux villes de l'époque coloniale à travers une approche qui se veut pluridisciplinaire. L'unité du recueil est moins forte que la présentation ne le laisse entendre: telle est souvent la loi du genre. Il n'en reste pas moins que ces textes, dans leur ensemble, se révèlent d'excellente qualité. *

Pierre Ragon



Fiesta, literatura y magia en el Nayarit. Ensayos sobre coras, huicholes y mexicaneros de Konrad Theodor Preuss

Jesús Jáuregui y Johannes Neurath
(compiladores)

"Éste es el décimo libro coeditado por el INI y el CEMCA en la colección *El Gran Nayar*. En esta veta, densa y fecunda para las ciencias sociales, se han explorado -dentro de un marco geográfico circunscrito- variadas vertientes: arqueología, historia, etnología, etnomusicología, etnodanza...

Así, se han publicado documentos inéditos, se ha vuelto a dar vida a textos multiseculares, se han recuperado testimonios tanto escritos como fotográficos, se han

conjuntado artículos temáticos de especialistas que han dedicado su vida a la comprensión del Nayarit. Cualquier programa original para esta colección hubiera sido rebasado por los polifacéticos de este universo, bisagra privilegiada entre el siglo XVI y XX, entre Mesoamérica y Aridoamérica, entre la Nueva España y el Viejo Mundo, entre México indígena y el mestizo... En fin, entre el yo y el otro."



INI CEMCA

María de los Ángeles Romero
Frizzi

*El sol y la Cruz. Los
pueblos indios de Oaxaca
colonial*

Colección de historia de los
pueblos indígenas de México

CIESAS / INI
México
1996

La colección que dirigen Teresa Rojas Rabiela y Mario Humberto Ruz es actualmente bien conocida por el público lector. Aunque esta labor ha ido a desembocar hacia enfoques geográficos y cronológicos diversos, todos los autores del grupo comparten una misma tónica; el presente volumen, enfocado a la historia colonial de los pueblos indígenas de Oaxaca, perfectamente reúne las características que el conjunto ya publicado exige. Encontramos un esbozo histórico en el que los pueblos autóctonos, en un mundo donde siempre aparecen como dominados, serán esta vez colocados en el centro del tema en tanto que sujetos de la historia.

Como el plan escogido por María de los Ángeles Romero Frizzi es claro, se presta bien a una presentación general de su visión. Esta autora logra una pintura viva y concreta de la historia de los pueblos indígenas de Oaxaca al utilizar un ramillete de ejemplos juiciosos, claramente ilustrados con fuentes documentales que

ella bien domina. Cada vez que esto es posible, utiliza textos indígenas, principalmente traducidos del zapoteco, de los fondos *Tierras e indios* del AGN, con lo que logra desarrollar perspectivas originales. Los dos primeros capítulos se refieren al contexto geográfico y étnico. Un tercer capítulo presenta el periodo de la conquista y de la implantación de la dominación española, desde el punto de vista de los indígenas. Viene después una presentación de las transformaciones políticas inducidas por la dominación española, y otras dos secuencias se consagran a las transformaciones socioeconómicas de las comunidades indígenas. Un corto capítulo trata la rebelión de Tehuantepec (1660-1661), y al final, la autora acaba por evocar las mutaciones de la sociedad indígena en el siglo XVIII.

Trataré de resumir lo esencial de esta obra, en unas pocas palabras. María de los Ángeles Romero Frizzi comienza por describir la enorme diversidad de Oaxaca. Geográficamente, este estado, cuyas fronteras calcan grosso modo —salvo el norte— las del antiguo obispado de Antequera, no tiene uniformidad: todos los paisajes de México, desde el bosque tropical húmedo hasta las estepas semiáridas, pasando por los bosques de coníferas, se encuentran ahí representados. El relieve, la variedad de las orientaciones y climas generan, en esta región, una abundancia de nichos ecológicos; el resultado es un gran número de ecosistemas de gran contraste entre ellos. Probablemente la agricultura apareció en la zona de los valles centrales hacia 8 000 a.C.; en ese entonces, ese sector habría gozado de una humedad más acentuada que la de hoy día. Aun-

que tradicionalmente para Oaxaca se distinguen unos 16 grupos étnicos, ya presentes en tiempos de la conquista, la autora hace hincapié en el carácter arbitrario de esta clasificación basada sobre las diferencias lingüísticas —lógica ciertamente para los antropólogos— ya que los indígenas, siempre según la autora, conforman sus propios grupos y distinciones principalmente según criterios de ciertos linajes.

Antes de la llegada de los españoles, la historia de la zona no es fácil de reconstituir: no aparecen transcripciones coloniales en la escritura alfabética de documentos prehispánicos como lo son *Chilam Balam*, *Popol Vuh* o la *Historia tolteca-chichimeca*; para el caso que nos ocupa, el historiador y el antropólogo deben contentarse con los códices, con los títulos de tierras, con los textos de las *Relaciones geográficas*, con los trabajos de los arqueólogos y con los relatos orales contemporáneos. Más grave aún, esas fuentes vierten una luz confusa, desigual, sobre el antiguo paisaje oaxaqueño, además de que el desequilibrio en el avance de los estudios contemporáneos acentúa esas desigualdades. Por ejemplo, se conoce mejor a los mixtecos, seguidos por los zapotecos o los cuicatecos, y se conoce menos a los otros grupos: chinantecos, mazatecos, triquis, huaves..., de los que casi se ignora su pasado por completo.

Es claro que la conquista española no implica la desaparición de las autoridades indígenas y de las culturas autóctonas. Símbolo de la complejidad de los nuevos conflictos, la reescritura colonial de los antiguos códices, siempre según nos relata la autora, está menos motivada por la preservación de los intereses indígenas frente a las autoridades coloniales y más

por la reglamentación de conflictos internos de los propios pueblos indios. Cuanto más jerarquizadas están las sociedades, más fácilmente sus élites políticas pactan de forma voluntaria con las autoridades extranjeras, pues desean afirmar su preeminencia local dentro del nuevo orden: juego éste peligroso que provoca el proceso de occidentalización de las sociedades prehispánicas, del que al final los españoles salen beneficiados. La autora sugiere que esta actuación de las élites, amenazadas por la aparición de las nuevas instituciones, junto con la captación de tributos realizada por los nuevos señores, favorece la imposición de un nuevo orden colonial, pero agranda la tensión entre caciques y macehuales.

Además, Romero Frizzi descubre fenómenos de alcance universal que involucran a las sociedades en su conjunto. Nos dice que los modos de vida sufren profundas transformaciones con la introducción de nuevas técnicas y de nuevos cultivos. Durante todo el siglo XVI, el dinamismo de las sociedades indígenas contrasta con su hundimiento demográfico y con el desvío de la fuerza de trabajo provocado por las órdenes religiosas ávidas de mano de obra para la construcción de sus conventos. La renovación de los cultivos alimenticios y la introducción de la ganadería constituyen las transformaciones más comunes, mientras que otras metas más ambiciosas, la cría del gusano de seda (en el XVI), o la de la grana (en todo su apogeo en el XVIII), propician un buen medio de intercambio para las sociedades. Sin embargo, a largo plazo, los tres siglos de historia colonial aparecen hondamente marcados por el debilitamiento de las sociedades tradicionales (fenómeno que la

autora califica de “empobrecimiento”). En una población diezmada, el alcoholismo causa estragos. Las economías campesinas sufren la escasez de utensilios metálicos y de la rareza de circulación monetaria; mientras tanto, son víctimas de un intercambio desigual y de la confiscación de los circuitos comerciales más remuneradores, acaparados por los comerciantes españoles. Cuando la curva demográfica vuelve a ascender, las luchas por la tierra se agudizan; se produce un desmembramiento de las comunidades indígenas y los nuevos pueblos se enfrentan más entre sí mismos que contra el orden colonial.

Sólo en el contexto de las prácticas religiosas, la resistencia habría sido más eficaz...

La obra, como todas las de esta colección, presenta una rica iconografía, pero en este caso, la importancia y la densidad del texto escrito por la autora ha dejado poco espacio para el apéndice documentario. Pese a las débiles fuentes de origen indígena, Romero Frizzi, logra casi en todos los casos escribir la historia vivida por las poblaciones autóctonas, según la visión de ellas mismas; la autora nos pinta la conquista, desde el punto de vista de los vencidos, como el nacimiento de un nuevo sol, y el inicio de las luchas de 1660, el Domingo de Ramos, como la corrección de un desequilibrio introducido en el orden cósmico por las exacciones de los alcaldes mayores que desviaban una parte de las ofrendas destinadas a la Iglesia. Únicamente la dimensión militar de la conquista es tratada en la obra de forma más tradicional: prácticamente descrita, por supuesto, sólo por testimonios de origen español. Al contrario, la evocación de la evangelización constituye la oportuni-

dad para que la autora presente un bello estudio regional de la zona de Yanhuitlan y de Teposcolula; para este caso, el uso del *Códice de Yanhuitlan* es de lo más oportuno.

Una tesis recorre todo el libro: la aparente sumisión de los pueblos indígenas a la cultura dominante, durante el periodo colonial, no sería más que un efecto de óptica producto de la valorización excesiva de las habilidades del aparato administrativo español, que muestran los diferentes trabajos enfocados a este aparato. Además, en el siglo XVIII, las culturas indígenas habrían conocido un cierto renacimiento. A partir de esta doble aclaración, la autora explica el vigor de las luchas actuales de los indígenas de Oaxaca.

Este enfoque es interesante, pero habría que confirmarlo. Si bien es perfectamente válido el interés de los autores de esta colección por esa otra visión del pasado, no debemos olvidar que la historia vivida por los indígenas también es a su vez sólo un aspecto de la realidad. Redibujar la historia vivida por los pueblos autóctonos, al lado de la historia “oficial” ya escrita, es indispensable, pero sería ideal ver escrita una historia global que nos narrase el conjunto de los conflictos vividos por los diferentes actores de la sociedad colonial y que restableciese el equilibrio entre la conciencia de los hechos culturales y la de las realidades socioeconómicas.

Los retos de *La colección de historia de los pueblos indígenas de México* nos acercan algo a este objetivo. *

Pierre Ragon

La historia en el Cemca

Collection ÉTUDES MÉSOAMÉRICAINES

- ▣ *Terre et société coloniale. Les communautés maya-quiché de la région de Rabinal du XVI^e au XIX^e siècle.* M. Bertrand. Série I (XIV). Cemca. 1987.

Colección DOCUMENTOS PARA LA HISTORIA DE NAYARIT

- ▣ *La tierra de Manuel Lozada.* J. Meyer. Tomo IV. Coedición Cemca y Universidad de Guadalajara. 1989.
- ▣ *Los albores de un nuevo mundo: siglos XVI-XVII.* Th. Calvo. Tomo I. Coedición Cemca y Universidad de Guadalajara. 1990.
- ▣ *Nuevas mutaciones: el siglo XVII.* J. Meyer. Tomo II. Coedición Cemca y Universidad de Guadalajara. 1990.
- ▣ *De cantón de Tepic al estado de Nayarit 1810-1940.* A. Hernández y J. Meyer. Tomo V. Coedición Cemca y Universidad de Guadalajara. 1990.

Colección DOCUMENTOS PARA LA HISTORIA DE JALISCO

- ▣ *La revolución maderista en Jalisco.* J. Ramírez Flores. Tomo I. Coedición Cemca y Universidad de Guadalajara. 1992.
- ▣ *Mascota en la gran década nacional 1857-1867.* A. Michel y J. Meyer. Tomo II. Coedición Cemca y Universidad de Guadalajara. 1994.
- ▣ *Estudios de historia de la Nueva España. De Sevilla a Manila.* J.-P. Berthe. Tomo III. Coedición Cemca y Universidad de Guadalajara. 1994.
- ▣ *Los vecinos de la Sierra. Microhistoria de Pueblo Nuevo.* P. Arias 1996. Tomo IV. Coedición Cemca y Universidad de Guadalajara. 1996.
- ▣ *Por los caminos de Nueva Galicia: Transportes y transportistas en el siglo XVII.* Th. Calvo. Tomo V. Coedición Cemca y Universidad de Guadalajara. 1997.
- ▣ *Los zapateros de Guadalajara. Nueva Galicia, 1751-1824.* J. Olmedo. Tomo VI. Coedición Cemca, Universidad de Guadalajara e INAH. 1997.

Otros (HISTORIA)

- ▣ *Historia agraria del municipio de Coquimatlán, Colima*. H. Cochet. Coedición Cemca y Universidad de Colima. 1988.
- ▣ *Sajcabajá: Muerte y resurrección de un pueblo de Guatemala. 1500-1970*. J. Piel. Coedición Cemca y Seminario de Integración Social de Guatemala. 1989.
- ▣ *La Nueva Galicia en los siglos XVI y XVII*. Th. Calvo. Coedición Cemca y El Colegio de Jalisco. 1989.
- ▣ *Historia de la fiebre amarilla. Nacimiento de la medicina tropical*. F. Delaporte. Coedición Cemca y Universidad Autónoma de México. 1989.
- ▣ *Poder y sociedades locales en los altos de Guatemala*. J. Piel et al. Coedición Cemca y Universidad de San Carlos de Guatemala. 1989.
- ▣ *El Boleo. Santa Rosalía, Baja California Sur. Un pueblo que se negó a morir (1885-1954)*. J.-M. Romero Gil. Coedición Cemca, Gobierno de Baja California Sur y Programa cultural de las fronteras, Universidad de Sonora. 1991.
- ▣ *Francia y la Revolución mexicana (1910-1920) o la desaparición de una potencia mediana*. P. Py. Coedición Cemca y Fondo de Cultura Económica. 1991.
- ▣ *Portadas franciscanas. La decoración exterior de las iglesias de México en el siglo XVIII*. M.T. Réau. Coedición Cemca, El Colegio Mexiquense y Gobierno del Estado de México. 1991.
- ▣ *Tratado de hechicerías y sortilegios*. Fray Andrés de Olmos. G. Baudot (ed.). Coedición Cemca y Universidad Autónoma de México. 1991.
- ▣ *Índice general del Archivo del Extinguido Juzgado Privativo de Tierras depositado en la Escribanía de Cámara del Supremo Gobierno de la República de Guatemala*. G. Palma. Coedición Cemca y Ciesas. 1992.
- ▣ *Tres levantamientos populares Pugachov, Túpac Amaru, Hidalgo*. J. Meyer (coor.). Coedición Cemca y Conaculta. 1992.
- ▣ *Poder, religión y sociedad en la Guadalajara del siglo XVII*. Th. Calvo. Coedición Cemca y H. Ayuntamiento de Guadalajara. 1992.
- ▣ *Catálogo cartográfico de Belice. Cartographic Catalog of Belize (1511-1880)*. M. Antochiw y A. Breton. Coedición BRCSTE y Cemca. 1992.
- ▣ *Egohistorias. El amor a Clío*. J. Meyer (coor.). Cemca. 1993.
- ▣ *Xalisco, la voz de un pueblo en el siglo XVI*. Th. Calvo et al. Coedición Cemca y Ciesas. 1993.
- ▣ *Indio, nación y comunidad en el México del siglo XIX*. A. Escobar O. (coor.). Coedición Cemca y Universidad Autónoma de México. 1993.
- ▣ *Belice, una historia olvidada*. M. Toussaint Ribot. Coedición Cemca e Instituto Mora. 1993.
- ▣ *Prestar y pedir prestado*. M. Pépin Le Halleur et al. Coedición Cemca y Ciesas. 1993.

- ☐ *Colima, piel de tiempo y luz*. L. Sánchez M. (coor.). Coedición Archivo Histórico del Municipio de Colima, Cemca y Gobierno del Estado de Colima. 1994.
- ☐ *Limpiar y obedecer. La basura, el agua y la muerte en la Puebla de los Ángeles. 1650-1925*. R. Loreto y F.J. Cervantes (coors.). Coedición Cemca, Claves Latinoamericanas, El Colegio de Puebla y Universidad Autónoma de Puebla. 1994.
- ☐ *El departamento del Quiché bajo la dictadura liberal (1880-1920)*. J. Piel. Coedición Cemca y Flacso de Guatemala. 1995.
- ☐ *Los exvotos del Occidente de México*. M. Bélard y Ph. Verrier. Coedición Cemca y El Colegio de Michoacán. 1996.
- ☐ *Historiografía francesa. Corrientes temáticas y metodologías recientes*. Varios autores. Coedición Cemca, Ciesas, IIIH-Universidad Nacional Autónoma de México, Instituto Mora y UIA. 1997.
- ☐ *Tierra, agua y bosques: Historia y medio ambiente en el México Central*. A. Tortolero Villaseñor coor. Coedición Cemca, Instituto Mora, Potrerillos Editores y Universidad de Guadalajara. 1996.
- ☐ *La invención de lo cotidiano. Artes de hacer*. M. de Certeau. Coedición Cemca, Iteso y UIA. 1996.

Revista TRACE con tema historia:

- ☐ Número 10, junio de 1986 (*Historia*).
- ☐ Número 15, junio de 1989 (*Especial Historia*).
- ☐ Número 22, diciembre de 1992 (*Historia de México, el Norte Colonial*).
- ☐ Número 32, diciembre de 1997 (*Jóvenes Historiadores de México*). *